

Notice sur la vie et les travaux de M. le Professeur Ernest MASOIN

A notre ancien maître, à notre sympathique collègue disparu au cours de la tourmente mondiale, nous venons rendre tardivement l'hommage d'amour, de respect et d'admiration, qui lui est dû de la part de tous ses anciens élèves de médecine et surtout de ses collègues et amis de la faculté. Valide et courageux jusqu'à la veille de l'invasion monstrueuse, le maître avait donné ses cours et présidé aux examens : brusquement ce furent alors les clameurs terribles qui arrêtent la vie des peuples, ce fut l'entrée des hordes teutoniques, puis un soir, ô surprise, ce fut l'alarme, la fusillade dans l'obscurité, les lueurs d'incendie, le sac systématique de notre vieille cité.

L'indignation et la douleur qui, chez d'autres, s'exhalent en bruyantes récriminations et en stériles colères, se traduisirent chez notre maître par un acte de sentiment plus profond. A septante ans, il vendit la maison où il avait vécu sa longue carrière, où il avait élevé ses huit enfants, et il quitta pour toujours sa chère cité en ruines, dont la vue lui brisait le cœur. Il se réfugia dans un quartier gracieux de la capitale, où les bottes teutoniques ne battaient pas le pavé à toute heure du jour et de la nuit.

Et c'est là que, dans la période la plus sombre de la guerre, le jour même où nos ennemis fêtaient à la fois la rupture du front russe en Galicie, et l'assaut aux gaz asphyxiants devant Ypres, c'est là que nous allâmes le chercher, tristes et silencieux, pour le ramener vers ce Louvain qu'il avait fui et le conduire à la tombe paisible qu'il s'était choisie tout contre le parvis de la majestueuse et paisible église de Vlierbeek.

Un petit groupe de professeurs représentaient l'Université à ces tristes obsèques ; à peine quelques courtes allocutions, assombries encore par l'atmosphère extérieure ; aucun honneur officiel, aucun cortège étudiantin, aucun drapeau, pas même celui de sa chère Luxembourgeoise !

Masoin dont la parole touchante et chaude avait adressé l'adieu suprême comme secrétaire d'académie à toute la génération de ses collègues, de Hubert père à Hubert fils et à

Venneman, Masoin qui savait apprécier si justement la signification des cérémonies et des pompes funèbres, Masoin n'eut qu'un enterrement de guerre, et son éloge officiel retarde de deux lustres ! Mais vos œuvres resteront, cher maître ; votre souvenir est ineffaçable ; la lecture de vos discours, la commémoration de vos belles vertus suscitent notre enthousiasme comme au premier jour, avec le profond regret de vous avoir perdu à jamais, et de vous avoir perdu avant la fin victorieuse de cette guerre qui vous a abattu.

Je viens donc accomplir tardivement ce devoir funèbre à l'égard du maître vénéré, du collègue charmant, de l'ami des dernières années, au nom de l'Université et de la Faculté de médecine. Nous allons revivre quelques instants cette magnifique vie qui pourrait servir de modèle et d'idéal à tous ceux que la nature a doués pour dominer et diriger leurs contemporains.

Ernest Masoin naquit à Virton en 1844. Comme beaucoup de modestes élèves de province, le jeune Masoin à l'âge de dix-sept ans, arriva sans ambitions et sous les plus simples atours s'installer à la pédagogie de Marie-Thérèse pour suivre les cours de médecine. Coïncidence curieuse, Masoin et Verriest, qui devaient briller d'un égal éclat à l'Université, furent non seulement condisciples de la même année, et passèrent leur premier examen le même jour, mais ils avaient tous les deux fait une année de philosophie à leurs petits séminaires respectifs.

L'Université qui ne connaît pas d'autres titres que ceux de la valeur personnelle, distingua bientôt la supériorité du petit luxembourgeois. Dès la seconde année de ses études, le jeune Masoin commença à essayer ses ailes, et désormais tous les examens furent passés avec la plus grande distinction.

Il parvint à s'imposer à l'estime de tous durant son séjour à l'Université. Et après un demi-siècle, ses contemporains racontaient encore l'universelle admiration suscitée par les brillantes qualités du jeune Masoin. Aussi il n'y eut aucune hésitation, quand en 1868, un an après la fin de ses études, pendant ses voyages de perfectionnement à Berlin, à Vienne et à Paris, la chaire de Physiologie devint vacante à Louvain.

Sans autre titre que sa valeur personnelle, et contre des compétiteurs puissants, il fut nommé, à vingt-quatre ans, professeur de physiologie !

L'année suivante, il reprit aussi le cours de médecine mentale, qui eut une si grande influence sur son activité ultérieure. Quatre ans plus tard, le jeune professeur forçait les portes de l'Académie de médecine, malgré les jalousies et les fureurs mal déguisées d'adversaires qui ne le connaissaient pas, mais qui ne tardèrent pas à sentir sa puissante griffe. A quarante ans, il devint secrétaire perpétuel de l'Académie, c'est-à-dire le porte-parole de la haute assemblée, l'organisateur de ses travaux, son chef réel et permanent (1).

Ces grandes lignes de sa carrière dénoncent assez un caractère incontestablement imposant. D'ailleurs, partout où il se rendit, que ce fût pour présider un congrès à l'étranger ou représenter l'Académie à une solennité, partout sa parole sûre et éloquente suscitait un mouvement d'admiration étonné. Il ne cherchait ni les relations spéciales, ni les occasions de se faire valoir ; il passait inaperçu, silencieux même au milieu des étrangers ; et tout à coup, quand la parole lui était donnée, c'était de toute part de la stupéfaction : on sentait passer une force, on voyait surgir un esprit d'élite doué des plus beaux talents.

Nous tâcherons d'analyser ce caractère puissant et intéressant autant que sympathique. Que n'avons-nous cette maîtrise d'analyse psychique que notre maître mettait si volontiers en œuvre pour déchiffrer des cas historiques obscurs et compliqués ! Ceux qui ont lu son discours académique sur cette énigme psychique que fut Chateaubriand, ou sa dissertation sur le cas si controversé de Jeanne la Folle, sauront de quelle force de pénétration notre maître était doué. Mais rassurons-nous : Masoin n'était ni anormal ni difficile à analyser ; au contraire, c'était un caractère droit et beau, un esprit clairvoyant et juste ; et grâce à son éloquence, il a pu et a su durant un demi-siècle, exposer ses idées sous la forme la plus claire et la plus charmante.

(1) Voir le détail de ses titres et de ses travaux dans la Bibliographie académique.

Nous n'avons donc aucune crainte de ne pas le comprendre ; nous n'avons que celle de ne pas pouvoir rendre en dignes traits le profil de notre ancien maître.

L'activité d'un professeur de physiologie se porte avant tout sur l'organisation de son cours et sur les recherches scientifiques dans la matière de son enseignement. Nous ne dirons rien des leçons du professeur ; ce que nous aurons à dire de l'orateur, fera comprendre de quel charme et de quelle clarté s'enveloppaient toutes ses leçons. Masoin dictait ses cours, et la matière dictée était achevée, parfaite, très facile à étudier, comme tout ce qui est bien compris et bien exposé de la part d'un maître. Mais ces dictées n'étaient que la trame de la leçon ; le maître ne se taisait pas un instant, émaillant d'anecdotes, de remarques, d'explications cette trame dont il ne coupait jamais le fil. Pareil au joueur d'échecs qui mène deux jeux à la fois, Masoin parlait sans effort et dictait, sans troubler ou interrompre le travail de l'élève, et sans jamais se perdre dans des dissertations si tentantes pour ceux qui ont le verbe facile. Les interruptions voulues étaient amenées pour quelque expérience ou quelque présentation d'appareil, que l'élève devait connaître. Somme toute, le grand cours de physiologie était de tous les cours de candidature le plus facile et le plus agréable, tout en restant le plus important. Et il devait en être ainsi avec une intelligence comme celle de Masoin.

On n'était guère outillé pour les recherches scientifiques et les travaux de laboratoire, de 1868 à 1880, ni à Louvain, ni dans les autres universités belges. Mais Masoin avait vu le travail scientifique à l'étranger, et cet esprit pénétrant et vif devait s'atteler à la recherche personnelle.

Dans un taudis de moins de vingt mètres carrés, sans rien de l'outillage qui orne les laboratoires modernes, sans assistants, presque sans livres, Masoin tenta l'irréalisable. Et faisons ici une remarque bien curieuse. D'ordinaire le professeur d'une branche expérimentale attaque les sujets qui sont à l'ordre du jour. A Paris, à Vienne, à Edimbourg ou à Chicago, le même sujet se trouve sur le métier ; les publications se croisent comme les chandelles vénitiennes d'un feu d'artifice ; il ne faut aucune clairvoyance spéciale pour se jeter dans la

mêlée ; on se fait une honnête réclame à peu de frais, en mêlant son nom aux noms des chercheurs qui remuent sans trêve les questions discutées.

Masoin n'était pas de ces chercheurs-là : aussi son nom était rarement cité dans les travaux de ses contemporains. Masoin attaqua des questions qui n'ont gagné de l'importance que trente et quarante ans plus tard : ses contemporains n'en saisissaient pas l'intérêt ; que dis-je ? ses contemporains auraient volontiers haussé dédaigneusement les épaules, comme le public non initié qui ne comprend pas les recherches sans but immédiat. Or toutes les questions étudiées par Masoin ont ce même caractère.

Il chercha dès le début les différences qui devaient exister entre le nerf pneumogastrique gauche et le droit : et il reconnut que le gauche influençait plus le cœur que le droit. Voyez les traités de physiologie de l'époque : le fait constaté par Masoin n'est même pas signalé, ou bien il l'est de façon accessoire, en une demi-ligne ou en note, d'une manière qui montre bien que l'auteur n'y attribue aucune importance ; or pour la génération actuelle, c'est là un problème passionnant et de la plus grande finesse.

Le cœur est un organe unique et insymétrique : mais il reçoit deux nerfs symétriques ; l'influx descendant de chacun de ces nerfs est capable d'arrêter le cœur. Masoin ne pouvait accepter là un caprice de l'Architecte divin, qui, par amour pour la symétrie, aurait placé deux nerfs là où un seul suffirait : certes nos plus belles cathédrales sont des fenêtres masquées et des tourelles vides, mais l'organisme ne peut pas avoir des nerfs de parade. Le pneumogastrique droit devait spécialement intriguer tout penseur clairvoyant : or de façon incontestable Masoin montra qu'il n'avait pas l'action massive et brutale du nerf gauche.

Aujourd'hui qu'une lumière nouvelle, une clarté inattendue est tombée sur les fonctions capitales du système vague, le problème entrevu il y a cinquante ans (1) par Masoin est redevenu une actualité du plus haut intérêt : les bibliographes

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine*, 1872.

de l'avenir citeront plus souvent le nom de Masoin que ne l'ont fait ses contemporains.

Masoin attaqua e. core une tout autre question : l'hérédité des mutilations acquises ; tous les biologistes contemporains tendent l'oreille à l'évocation de ce problème. Il y a plus de quarante ans, Masoin voulut percer le mystère. Il y avait bien des faits isolés, des mutilations accidentelles d'une mère transmises à l'enfant, mais ces cas étaient si difficiles à contrôler que la science n'ose se baser sur de pareilles coïncidences.

Masoin pratiqua une mutilation spéciale, l'enlèvement de la rate, organe important dans la genèse du sang, sans être indispensable à la vie. Il put enlever la rate aux lapins mâles et femelles, et observer les jeunes procréés par ces dératés ; il put recommencer la mutilation durant deux générations et il aurait pu pousser plus loin l'épreuve, si les dimensions de la rate chez les descendants des dératés n'avaient pas subi une réelle et notable diminution (1).

Le résultat fut donc positif : la mutilation tout artificielle avait sur la descendance un effet dans la grande majorité des cas. Masoin pouvait être fier de ce résultat. Mais à ce moment-là, personne ne le comprit ; il suffit de voir comment ses expériences étaient rapportées même par les spécialistes qui parlaient de l'hérédité. Non seulement on le citait en rendant son nom méconnaissable, mais on lui faisait dire le contraire de ce qu'il avait clairement exposé. Et c'est seulement la dernière année de sa vie que, devant l'éclosion d'expériences similaires, Masoin eut la satisfaction de représenter ses résultats vieux de trente-cinq ans et de les jeter dans la balance des faits avidement recherchés (2).

Une autre preuve de la perspicacité de son esprit : en collaboration avec son collègue Bruylants, il entreprend l'étude toxicologique de quelques médicaments. Et que choisit-il ? Des essences de plantes, la marjolaine, la lavande, l'aspic, le romarin (3). Or, maintenant que le savant repose depuis des

(1) *Bulletin de l'Académie royale de Médecine*, 1879.

(2) *Étude sur l'Hérédité. Bulletin de l'Académie*, février, 1914.

(3) *Bulletin de l'Académie royale de Médecine*, 1879.

années à l'ombre de l'église de Vlierbeek, une vogue thérapeutique nouvelle nous arrive d'Amérique, depuis la guerre, et que nous apporte-t-elle ? Des essences benzyliques qui prétendent être presque des panacées !

Toutes ces questions étaient logiquement amenées à l'esprit du maître ; leur intérêt était clairement entrevu ; la marche de la pensée était lumineusement exposée ; ses résultats étaient intéressants et indiscutables. Mais Masoin était un modeste ; il dit ce qu'il avait à dire ; sa génération ne le comprenait pas ; il n'insista pas.

Je ne crois pas que Masoin se serait senti le courage d'examiner les petites questions à l'ordre du jour, comme nous le faisons dans nos laboratoires actuels. Avouons-le, nous examinons ces questions pour apprendre à les connaître, pour pouvoir discerner les erreurs des vrais progrès dans les publications de notre temps ! Nous travaillons aussi pour l'éducation scientifique de nos élèves et pour les préparer à quelque carrière scientifique. Mais un homme doué d'esprit plus critique et plus perspicace, ne pourrait-il pas distinguer le vrai du faux dans la littérature, sans avoir fait des expériences lui-même ? Cela ne me semble pas douteux, et Masoin était de cette trempe. J'ai appris à le connaître intimement dans les dernières années de sa vie, et j'ai été stupéfait de son érudition dans toutes les questions du jour.

Un jour, Masoin faisait partie d'un jury du concours des bourses de voyage. L'élève d'un de nos maîtres réputés en physiologie soulevait dans ses thèses la question très ancienne et toujours moderne de la théorie myogène de l'excitation cardiaque. Masoin osa lui demander des explications ; l'élève, fort de l'autorité de son maître, répondit d'abord avec une assurance un peu dédaigneuse à ce professeur de Louvain qui n'était jamais intervenu dans la célèbre controverse. Mais Masoin mit rapidement les choses au point ; il énuméra les principaux arguments et fixa leur valeur bien précise ; puis il dit au récipiendaire : « Voilà où en est la discussion. Je vous demande seulement si vous avez de nouveaux arguments, pour ou contre ? » L'élève n'avait rien ; il s'inclina très humblement devant la lucide critique que Masoin opposait d'emblée aux

arguments usuels. Et le récipiendaire ne put s'empêcher de nous manifester après la séance son émerveillement pour l'éru-
lition solide du maître de Louvain.

Tel était Masoin en matière de science : érudit mais modeste, trop clairvoyant pour sa génération, d'une précision remarquable dans son jugement et sa critique.

Tel il était aussi dans la splendide activité qu'il déploya dans ses joutes oratoires et les controverses d'intérêt social.

L'éloquence est un don magnifique et rare ; au service d'un esprit clairvoyant et d'un grand cœur, l'éloquence est l'apanage des conducteurs intellectuels de l'humanité. Et l'humanité s'incline devant la supériorité incontestable des hommes éloquents. Qui connaît encore les physiologistes du dix-septième siècle ? Au contraire, la gloire d'un Bossuet brille toujours de tout son éclat. La gloire scientifique est facile. Il nous suffit d'un peu de zèle et d'une bonne dose de patience pour faire une série de petites découvertes ; la chance fera le reste et çà et là une pierre précieuse se trouvera bien parmi les cailloux ramassés patiemment le long de la route. Au contraire, les dons naturels qui font l'homme vraiment éloquent se retrouvent rarement réunis dans le même sujet.

Je n'ai qu'à prendre au hasard les discours du maître pour y retrouver cette triple qualité de la grande éloquence : la pensée profonde, noble et claire, le sentiment droit et élevé et enfin cette finesse, cette élégance du verbe qui charme et entraîne.

La pensée de Masoin était celle du physiologiste savant et du psychologue profond. Tout médecin est un peu psychologue ; mais la génération de Masoin et de Verriest a cultivé avec prédilection la grande analyse des sentiments humains ; elle a cherché le pourquoi physiologique de nos plus beaux élans, comme des plus basses aberrations humaines. Mais il fallait au psychologue une prudence extrême, une clairvoyance instinctive et des connaissances étendues pour éviter l'écueil facile des exagérations présomptueuses et des erreurs graves.

Masoin, homme sage et prudent, ne soumit à l'analyse que les beaux sentiments que la critique moderne menaçait de ses sophismes. *L'amour de la patrie* menaçait de sombrer dans les

flots boueux d'un vague internationalisme ; il a fallu la guerre monstrueuse et l'invasion barbare pour ouvrir les yeux de beaucoup d'hommes réputés intelligents. Or, avant la guerre, Masoin a écrit des pages admirables sur le patriotisme, pages qui méritent d'être conservées comme des modèles d'éloquence et d'analyse psychique. Loin de lui les phrases creuses et sonores, les vagues conceptions ! Il est physiologiste et il analyse, dès la première enfance, cet amour de l'enfant pour sa mère ; il voit s'élargir ce sentiment, à mesure que le petit cœur grandit ; il en suit le développement jusqu'à l'âge adulte où l'amour de la patrie se confond dans les cœurs bien nés avec l'amour familial, avec l'amitié généreuse, mais aussi avec la compréhension saine et l'acceptation courageuse de tous les devoirs qui naissent de nos liens d'amour. Et après avoir bâti sa thèse sur la base la plus solide et la plus naturelle, fort de sa claire vision, Masoin ébranle ces fausses théories d'avant guerre et il fait, par anticipation, la leçon à ceux qui nous ont gouverné après guerre (1).

Oui, Masoin voyait clair, et voyait loin ; il montrait déjà le danger qui menace la génération actuelle, et à cette jeunesse étourdie qui l'écoutait d'abord par curiosité enjouée, il savait adresser à toute occasion des avertissements si beaux et si élevés que bientôt tous les cœurs vibraient du plus noble enthousiasme pour les saintes causes.

Il aimait sa patrie, il aimait son Luxembourg et sa Wallonie ; mais son particularisme consistait à faire connaître et admirer les grands hommes qui s'étaient couverts de la gloire la plus pure ; et alors il adjurait ses compatriotes de se montrer dignes de l'héritage d'honneur dont ils étaient les gardiens à leur tour. C'est dans ce noble sentiment que Masoin se plaisait à fouiller l'histoire obscure de nos grands hommes, qu'il collabora lui-même à recueillir des documents précis et intéressants (2).

Ainsi comprise, l'histoire n'est pas seulement intéressante ; elle devient éducative et ravissante. Quel charme il a su don-

(1) Réponse à Destrée dans son discours sur le patriotisme, 1910, Arlon.

(2) Telle son étude historique et médicale sur les reliques de Juste Lipse.

ner à cette rue de Paris, cette place St-Antoine, cette rue des Récollets, illustrées par tant de glorieux souvenirs ! Et cette maison, au bout de la rue des Moutons (1), où se sont rencontrés le pape Adrien et l'empereur Charles-Quint, comment ne pas la saluer avec émotion, maintenant que Masoin nous a rappelé le glorieux souvenir qui s'y attache ?

Quand un teuton présomptueux, fouillant des archives espagnoles, vint flétrir la mémoire de la plus glorieuse famille de nos anciens souverains, quand les accusations les plus monstrueuses furent lancées contre toute la famille de Charles-Quint, à propos de la malheureuse mère de cet empereur, Masoin, psychiatre, se fit encore historien et critique. Et il publia son admirable dissertation sur Jeanne la Folle. Il y démontre tout l'odieux de cette campagne ; il fait toucher du doigt les erreurs voulues, les mobiles intimes ; et après avoir réhabilité toute cette malheureuse et glorieuse famille, Masoin n'a qu'une phrase digne et calme pour stigmatiser la malheureuse honteuse de son adversaire. « Il y a dans la langue française un mot qui s'applique rigoureusement à cette falsification de textes ; le lecteur l'inscrira lui-même en toutes lettres » (2).

C'était encore là une des maîtrises de Masoin dans son éloquent langage. Convaincu de son droit, certain de la vérité, et quoique tout vibrant d'émotion, il savait toujours se contenir ; son indignation restait grave, solennelle et éloquente ; sa réplique n'en était que plus convaincante et son adversaire ne se relevait pas de ses coups.

Il y a quelque trente ans, l'hypnotisme, cet étrange fruit de la physiologie nerveuse, menaçait le public d'une folle exploitation.

Il y eut heureusement des hommes clairvoyants pour sentir tous les dangers des séances publiques d'hypnotisme. Masoin était de ceux-là, et il fut le rapporteur de l'Académie sur cette question. Mais l'hypnotisme avait des défenseurs habiles et savants, et la lutte fut chaude ! Quand les bons arguments font défaut, les avocats de mauvaises causes emploient l'ironie

(1) L'habitation actuelle de M. le professeur Scharpé.

(2) P. 7, dans *La Mère de Charles-Quint*. Revue générale, 1912 février-mars.

et tâchent de couvrir de ridicule la thèse adverse. L'hypnotisme n'est pas spécial à l'homme ; les animaux en donnent des exemples frappants, et les physiologistes avaient parlé de grenouilles, de poules, etc... Or, un philosophe avait cru qu'une dédaigneuse exclamation allait ensevelir sous le ridicule tous les arguments tirés de l'expérimentation physiologique. Il n'avait pas compté sur l'habileté et l'esprit critique de Masoin qui sut dépouiller sa satire de tout son appareil fallacieux et la lui rejeter enfin comme un fantoche nu et indigne. Écoutez ce fragment du discours de Masoin : il cite d'abord intégralement l'adversaire, comme dans les joutes philosophiques :

« Des poules (!), des pigeons (!!), des lapins (!!!), des cochons d'Inde (!!!!), des grenouilles (!!!!!) hypnotisés (?) par des moyens analogues (?) à ceux dont se servaient jadis (?) les hypnotiseurs », ont eu le système nerveux fortement ébranlé : « une poule a commencé par boiter ; bientôt une hémiplegie se déclara et l'animal mourut. Cinq autres poules ont eu le même sort. »

« Je n'ai rien à objecter (c'est encore M. Delbœuf qui parle). Avis à la Société protectrice des animaux. Il est clair désormais que l'art des Donato et des Hansen est néfaste. »

« Voilà, messieurs, dit Masoin, toute la réfutation qu'on nous oppose sur un point important. Voilà comment par des plaisanteries on résout une question sérieuse où l'expérience doit avoir la parole avec la puissance brutale mais respectable des faits. Voilà comment on traite par le persiflage et la gaudriole un grand moyen d'investigation scientifique, source brillante de découvertes et de progrès. Ah ! sans doute quand il écrivit ces lignes étranges, M. Delbœuf n'avait consulté ni l'honorable M. Nuel, ni ses nombreux et distingués collègues de la Faculté de médecine et de la Faculté des sciences qui ont consacré des journées laborieuses à faire des observations et des expériences sur des poules, des pigeons, des lapins, des cochons d'Inde, des grenouilles et même des animaux inférieurs. Aussi je ne puis que renvoyer M. le professeur de philosophie à ses honorables collègues pour apprendre si des expériences faites par des hommes d'un incontestable talent peuvent être suffisamment contredites par des points d'exclamation et d'interrogation spirituellement (?) accumulés. »

Un point d'interrogation après le mot « spirituellement »,

c'est toute la licence qu'il s'accorde dans son triomphe : car désormais l'adversaire est à terre.

Des controverses, des luttes personnelles, Masoin en avait soutenu beaucoup au début de sa brillante carrière. Sa rapide ascension aux plus hautes situations suscitait des envies et des colères mal contenues. Mais ce fut là un jeu pour un talent supérieur comme celui de Masoin ; et sans blesser, sans se créer des inimitiés, Masoin sut balayer tout ce qui se dressait insolemment contre lui. On apprit vite à le respecter ; on reconnut vite en lui le défenseur sans peur et sans faiblesse de toutes les justes causes. Car, durant toute sa carrière, Masoin fut le défenseur documenté de toutes les bonnes causes. Il combattit l'alcoolisme en psychiatre averti, se documentant solidement d'abord, plaquant dignement ensuite. Jusqu'à sa dernière année d'activité avant la guerre, nous trouvons Masoin sur la brèche pour lutter contre le séparatisme qui menace de déchirer notre glorieuse Belgique. Et dans cette lutte furieuse, où tous les arguments semblent bons, Masoin reste debout, dédaignant l'injure, retournant l'arme de l'adversaire contre lui-même, éploré devant la folie montante, sans aigreur, sans haine, mais voyant clair, encore et toujours.

Une seule fois, il put sabrer à loisir, donner libre cours à toute sa verve mordante, et nous laisser ainsi un morceau d'éloquence satirique, modèle choisi du genre. C'était il y a quarante ans, les homéopathes jouissaient de quelque vogue dans les couches aristocratiques mais peu clairvoyantes de la capitale : l'un d'eux, au lieu de se contenter de ses bénéfices et de se taire, fut assez présomptueux pour s'attaquer, dans un pamphlet périodique, à toutes les autorités médicales les plus dignes et les plus respectées du pays. C'était l'injure à jet continu, sans aucune retenue, essayant d'être railleuse et spirituelle, éclaboussant d'abord les anciens maîtres du renégat ; finalement le jeune porte-drapeau de l'Académie ne pouvait manquer de recevoir sa part de la furieuse bordée.

Alors le jeune Masoin fut chargé de l'œuvre de justice : au nom de toutes les personnalités académiques outragées, il put enfin intervenir, et ce fut avec délices qu'il accomplit sa mission. Il fut grand et digne, mais terrible et écrasant. C'était bien le coq gaulois, cette fois, tapant sans merci de ses éperons san-

glants, battant des ailes, lançant son chant victorieux, dressé sur la pauvre loque éventrée et palpitante, qui fut son adversaire.

Il est bien certain que Masoin n'eut pas un moment de colère durant cette magistrale exécution, tant il était conscient de sa force et de sa supériorité, tant il jouissait des jeux d'esprit et des traits d'éloquence qui jaillissaient quasi spontanément de sa plume.

Ses anciens élèves se souviendront toute leur vie d'une scène plus courte, mais plus joyeuse encore, qui dépeint bien les dons extraordinaires de Masoin. A son cours de physiologie se pressaient normalement plus de deux cent cinquante élèves, tous âgés de dix-neuf à vingt-deux ans. Nous savons de quelle exubérance juvénile ces auditoires sont animés : des mouvements d'insubordination menaçaient toujours d'y éclater de la façon la plus inattendue. Ce qui aurait terrifié la plupart d'entre nous faisait au contraire les délices de Masoin et il ne s'en cachait pas à ses collègues. Il y trouva l'occasion de simuler l'indignation la plus magnifique, d'assommer son auditoire des plus brillantes invectives, de faire feu de toutes pièces ; mais c'était un feu d'artifice qui charmait tout le monde sans blesser personne, et Masoin plus que ses élèves encore, savourait l'écho des saillies qui lui échappaient inconsciemment.

Un jour, il avise au bout de son auditoire un élève surpris en pleine gaminerie ; il le fait sortir du rang, et lui commande de descendre. Apparemment vibrant de la plus sublime indignation le maître arrête l'élève coupable à chaque marche, et, à chaque marche lui lance une nouvelle invective, toujours plus étincelante, plus spirituelle (et on sait combien de marches compte cet escalier de l'Institut Vésale). Quand enfin l'élève a claqué la porte en riant, le maître cachant mal son sourire, ajoute : « Et maintenant, ne vous semble-t-il pas que l'air est plus pur ? » Et l'auditoire, ébahi, éclate en applaudissements !

La colère, la rancune, c'étaient des sentiments inconnus au cœur de Masoin : l'élève chassé du cours savait bien que le maître n'avait pas même pris son nom. Et aux examens, qui devenaient les joûtes les plus brillantes et les plus belles leçons de bon sens critique, l'élève trop souvent croyait pouvoir compter sur l'apparente bonhomie joviale du maître. C'était une grosse erreur,

car Masoin était le juge le plus correct et le plus rigide pour tous : ses cotes étaient chiffrées, inflexibles et dans un ordre parfait. C'est au point qu'à la fin de sa carrière, Masoin nous assurait pouvoir reproduire les cotes d'examen de chacun de ses élèves, interrogés durant les quarante-cinq ans de son enseignement.

Voilà ce qui étonne chez cet homme admirablement doué. Ce rhéteur éloquent était l'homme de l'ordre parfait : sous ses allures d'artiste, se déguisait le savant amoureux de l'exactitude et de la précision. Ce fougueux orateur ne laissait jamais égarer sa pensée et encore moins se laissait-il emporter par son bon cœur. La société humaine qu'il contemplait, le faisait souffrir par ses imperfections et ses méchancetés ; mais Masoin regardait ses contemporains en physiologue et en psychologue ; il comprenait, il déplorait, il pardonnait.

Le grand et noble cœur devait, la dernière année de sa vie, assister enfin au cataclysme le plus affreux de l'histoire : il devait voir la force brutale piétiner le droit ; il devait voir sa chère patrie envahie et saccagée ; il devait assister à l'incendie et au sac honteux de cette ville universitaire dont il avait chanté les gloires anciennes et modernes.

Que se passa-t-il, au fond de cette âme droite, devant ce spectacle inouï, incroyable ? Regardez-le, le jour du sac de Louvain ce vieillard ne fuit pas vers la campagne ; il se rend, à travers les rues en flammes, vers la gare ; et à cette place de la Station qui vient d'être le théâtre du massacre brutal de cent et seize de ses concitoyens, il s'assied, las et écoeuré, sur une pierre. Quelle supériorité émanait de cet homme et devait en imposer même aux brutes enivrées qui rôdaient en ce lieu sinistre, devenu notre « place des Martyrs » ? Car voilà qu'un soldat vint vers lui, et lui offrit un bol de vin ! Masoin leva des yeux étonnés sur cet être qui ne le connaissait pas et qui lui offrait ainsi un réconfort volé probablement dans la cave d'un de ses amis. Un instant le psychiatre hésita ; un instant seulement, puis il accepta et il but. Le savant, habitué à analyser la mentalité des brutes de nos prisons aussi bien que les aberrations des cerveaux malades, avait percé d'un regard cette nouvelle forme d'anormaux ; il avait reconnu un reste de sentiments humains au milieu des

folies et des crimes; il ne voulut pas dédaigner ce reste d'humanité. Il but et demanda à partir ; et ce jour même où on chassait à coups de crosse par toute la province la population louvaniste comme un troupeau de bétail, Masoin fut conduit au train qui devait le mener à Bruxelles. Il ne s'expliqua jamais lui-même la faveur exceptionnelle dont il fut l'objet en ce jour de terreur. Pour nous, il n'y a pas de doute : le psychiatre qui n'avait jamais sourcillé devant les fureurs les plus démentes, qui n'avait jamais eu une émotion devant les menaces et les regards de haine des plus féroces criminels, le psychiatre avait conservé à son insu dans sa parole, dans son geste, dans toute son attitude, cette supériorité humaine, cette puissance hypnotique qui dompte.

Hélas ! il avait fui Louvain, mais dans sa retraite à Bruxelles l'attendaient les souffrances physiques et morales les plus poignantes. Une enfant chérie était morte inopinément à Bruges, c'est-à-dire au front de guerre inaccessible durant ce rude automne de 1914. Il n'avait pu ni la revoir ni lui envoyer le secours utile : il resta persuadé qu'il l'avait perdue, faute de soins. La douleur qu'il en éprouva, donna le coup de grâce à sa santé délabrée ; il ne se nourrit guère plus, il ne demanda bientôt plus à s'éveiller. Et malgré les soins les plus dévoués de son admirable épouse, malgré les affectueuses sollicitudes des enfants qui n'avaient pas été obligés de le quitter, Masoin ne fit à Bruxelles qu'une longue et douloureuse agonie, et ce sinistre hiver de 1914-1915 ne fut pour lui qu'un affreux martyr.

Souffrir !... Je l'entends encore parler de la souffrance de son ami Ledresseur, dans l'éloge funèbre qu'il lui consacra (1). Ce sort navrant qui frappe impitoyablement les hommes les plus dignes et les plus méritants, ce problème de la souffrance tout entier se dressait devant lui dans la chair et les membres de son ami. Et s'élevant plus haut, il voit l'injustice triomphante, la faiblesse opprimée, l'héroïsme vaincu : il voit la souffrance de l'innocent, du juste, de l'enfant ! La science positive ne lui montre que la brutalité du fait ; les penseurs et les moralistes ne lui prêchent que la résignation stoïque et devant l'inanité

(1) *Annuaire* 1901.

des réponses humaines, Masoin s'élève plus haut encore et accepte finalement la souffrance comme une des obscurités purement dogmatiques que la foi nous impose ; il l'accepte très simplement, comme nous devons admettre même dans le monde si exigeant des sciences positives certains phénomènes qui déconcertent l'intelligence, et avec M. Thiers il bénit la religion chrétienne qui « seule a donné un sens à la douleur ».

La grande leçon de sagesse et de modestie que le maître nous donne dans ces belles pages ! Cet esprit nourri de positivisme scientifique et ce cœur navré par le spectacle de l'injuste douleur, s'inclinent humblement devant le mystère que les théologiens mêmes ne touchent qu'en tremblant.

Hélas ! la souffrance qui le guettait devait être à la fois physique et morale ; sa belle et longue vie devait aussi recevoir « ce je ne sais quoi d'achevé que donne la douleur » suivant l'expression de Bossuet. Masoin souffrant depuis longtemps de crises biliaires douloureuses qu'il supportait vaillamment, fut anéanti par le coup donné à son cœur de père ; il cessa de lutter pour se nourrir et vivre, et, selon l'expression de son médecin, « il est réellement mort de chagrin ! »

A l'ombre de l'Abbaye de Vlierbeek, le maître vénéré repose depuis huit ans. Entretemps, le canon a cessé de tonner ; les hordes teutoniques, défaits et dépouillés de leur outillage guerrier, ont repassé à pas lourds et fatigués par la grand'route qui passe non loin de sa tombe. A-t-il bondi, ce cœur glacé ? A-t-il tressailli, ce patriote d'élite devant ce spectacle inénarrable ?

Que n'a-t-il pu être l'interprète de nos sentiments dans le triomphe de la plus juste cause ! Que n'a-t-il pu célébrer la patrie régénérée par ce baptême du sang et de la souffrance !

La Providence ne l'a point voulu ; et le dernier souvenir qui nous reste de Masoin est un souvenir de douleur et de misère. Mais quand le recul du temps aura estompé la dureté des derniers souvenirs, quand il ne restera que ses œuvres brillantes, laissées à l'admiration des générations futures, quand, avide de beauté, quelque élève luxembourgeois découvrira de nouveau les perles littéraires et les intuitions scientifiques laissées par Ernest Masoin et en fera part à ses contemporains, alors ressuscitera cette grande figure pour l'édification et l'orgueil de sa race.

Oui, on rangera M. Masoin parmi les grands Luxembourgeois de l'Université, qu'il a si admirablement célébrés lui-même (1), à côté de ce Jérôme Busleiden, du xvi^e siècle, le fondateur du Collège des Trois-Langues, dont les derniers vestiges sont cachés au Marché aux Poissons ; à côté de Milius, le fondateur du Collège du Luxembourg (l'École moyenne de la rue du Canal) ; à côté de l'historien Vernulœus, du xvii^e siècle, né dans la région de Virton, comme Masoin, professeur, lui aussi, à vingt-cinq ans ; à côté de Louis Henry, le maître des chimistes belges, qui créa des centaines de nouveaux corps... Coïncidence trop curieuse, tous ces hommes ont vécu dans un rayon de moins de deux cents mètres, rue du Canal et Marché aux Poissons : ce modeste recoin cher aux grands Luxembourgeois de l'Alma Mater qui s'y rencontrent à travers les siècles, convient sans doute bien par sa tranquillité et sa modestie à ces rudes Ardennais, à ces artisans de la grande pensée, à ces modestes apôtres du vrai et du beau, à ces ennemis du faste trompeur, du bruit sonore et creux, à ces ardents travailleurs nés sur le sol aride du Luxembourg, que leur siècle n'a pas entraînés et que leur siècle n'a point compris.

Enfants du Luxembourg, je vous lègue le souvenir de votre grand compatriote : la bibliothèque restaurée de l'Alma Mater conservera dans ses premiers rayons les œuvres complètes de ce grand et éloquent penseur, classées par lui-même, annotées de sa main. N'oubliez pas qu'il y a là des trésors inestimables, et ainsi vous réparerez cette cruauté du sort qui nous a ravi l'homme dans la tourmente même, mais dont les œuvres survivront intactes dans les nouvelles archives d'après-guerre, pour la gloire de son nom et celle de l'Université qu'il a aimée et illustrée de tout son grand cœur et de toute sa belle intelligence.

M. IDE,
Professeur à l'Université de Louvain.

(1) *Avenir du Luxembourg*, 30-31 mai 1909. Arlon, Presse luxembourgeoise.
